

BALLADE

C'est en mer, par la nuit sombre,
Que tu me donnas ton cœur ;
Une étoile, perçant l'ombre,
Guettait seule mon bonheur.

Mais l'étoile jusqu'à l'onde,
Pour en parler descendit ;
Plongea dans la mer profonde,
A la vague elle le dit.

Ce mystère de mon âme,
Que je cachais dans mon cœur,
La mer l'a dit à la rame,
Qui l'a redit au pêcheur.

Le pêcheur, par imprudence,
A sa femme, l'indiscret !
En a fait la confidence,
Au diable notre secret !

ANTONIO DE GALLARDO.

LES HÉROS OBSCURS

L est de ces noms que l'Histoire inscrit avec orgueil en lettres d'or sur le fronton du palais qu'elle ouvre aux grands hommes, noms retentissants comme les clameurs des batailles et le fracas des canons au milieu desquels leur gloire a grandi.

Sur son Livre, se pressent les hauts faits des conquérants illustres ; on y lit le récit de leur orgueilleuse ambition ; leurs exploits qui servirent cette ambition y sont qualifiés des noms les plus pompeux, et les fatales qualités qui leur firent remporter leurs sanglantes victoires y sont portées plus haut que les plus aimables vertus.

Ces hommes funestes qui, de même que les vents du Nord agitent profondément les vagues de l'Océan, lancèrent les peuples contre les peuples, bouleversèrent la société toute entière, entravèrent toutes les libertés, ne laissant après eux qu'une longue traînée de cendres et de ruines, ceux-là, souvent, sont proclamés les forts ! Pour eux, la gloire semble n'avoir mis dans sa balance que l'or et les larmes des peuples vaincus, se réservant d'y jeter la lourde épée du vainqueur pour ajouter au poids de la rançon de l'humanité !... et voilà ceux que, souvent, les hommes appellent des héros !

O folie, folie humaine, jusqu'où donc ira ton délire ? Ne briseras-tu jamais ton idole adorée !

Oui, l'on applaudit au vainqueur qui passe, et l'on oublie le pauvre petit soldat qui dort maintenant sur le champ de bataille : hier, il tomba, frappé au cœur, et il acheta de tout son sang la gloire de celui qu'on acclame aujourd'hui.

On saluera le tombeau pompeux du conquérant, et le pied dédaigneux du payan ennemi foulera la terre où repose le corps du défenseur de la Patrie ! Que dis-je, où repose ? non, il n'y sera même bientôt plus en repos, car voici que le soc de la charrue étrangère, creusant les entrailles du sol, ira troubler jusques dans son dernier sommeil la dépouille de l'humble héros tombé obscurément sur la frontière ! Et ses ossements blanchiront, objet d'horreur sur les sillons desséchés par le soleil !...

Il s'appelait Jean. Deux ans auparavant, plein de vie et de santé, il était parti de sa chaumière, abandonnant son père déjà âgé :

« Va, mon enfant, fais toujours ton devoir comme ton père a fait le sien, et souviens-toi que tu dois au pays et ton sang, et le sacrifice de tout ce que tu aimes ! » Telles furent les paroles du vieillard. Sa mère et sa fiancée le reconduisirent loin, bien loin, jusqu'au grand peuplier qu'on aperçoit là-bas comme une sentinelle avancée sur la route blanche ; là, ils se dirent adieu, et sa mère, malgré son courage, se sentant faiblir, donna à son fils chéri cette douce bénédiction maternelle, la première et la plus efficace après celle de Dieu lui-même... sa fiancée fondait en larmes, et lui-même, en les quittant, oh ! comme il eut voulu pleurer, seul, là, tout seul sur la grande route : mais il n'eut pas cette consolation ; la bande des nouveaux conscrits arrivait joyeuse, en chantant des airs patriotiques, et, au milieu de cet enthousiasme, ses larmes, peut-être, eussent été mal interprétées...

Il s'éloigna. Quelque temps, il resta engourdi dans la vie de caserne, si monotone dans son ac-

tivité ; parlant rarement, et écrivant chaque dimanche au village... car, il n'avait oublié ni son père ni sa mère qui lui avait dit adieu en pleurant avec sa fiancée sous le grand peuplier.

Soudain, il fut un jour réveillé par ces bruits sourds et vastes comme la voix de la mer, qui semblent précéder de loin les grandes catastrophes ; puis, un matin, les soldats se dirent entre eux :

— La guerre est déclarée ! L'ennemi est à la frontière !

Oh ! la guerre ! c'était la guerre ! avec son tourage odieux de mort, de deuils, de larmes et de dévastation ! Il trembla : oh ! prenez garde ! ne dites point que ce fut de peur : un tel soupçon n'a jamais atteint le soldat français ! non, mais voyez vous, il pensa à son père chéri, à sa pauvre bonne vieille mère, à sa bien-aimée Louise qu'il aimait tant, tant... Il avait fréquemment entendu dire dans les veillées du village, aux vieux soldats qui traversaient la campagne que souvent en temps de guerre, les vieillards sans défense sont maltraités et que les femmes et les vierges, qu'on devrait respecter comme les statues des temples, étaient en butte aux outrages des soldats grossiers et impudents ! Et à ces pensées, son cœur se serra. Mais, on lui avait dit que la Patrie était envahie par ses ennemis, et, oubliant sa douleur, il laissa un libre cours à son indignation. Se souvenant des dernières paroles de son père, il serra le canon de son fusil dans ses mains robustes, et on entendit répéter :

— Oui, moi aussi je ferai mon devoir !

Il partit. En route, on apprit que l'ennemi marchait sur son village.

Deux jours après, son régiment y arrivait. Au loin les noirs escadrons allemands étaient répandus comme un flot toujours grossissant sur ces charmantes collines qu'il avait tant de fois parcourues dans son jeune âge. Son village, son cher petit village qui avait eu ses premiers élans d'amour était envahi ! Oh ! dans quelles circonstances il le revoyait ! cette église où il avait été baptisé, cette mai-onnette où s'étaient écoulées toutes les innocentes joies de son existence ! elle était là, ne renfermant sans doute plus personne, car les habitants avaient dû fuir à l'approche de l'ennemi. Soudain, sur la grande route, apparut le peuplier où s'était passée la touchante scène des adieux. C'est là qu'on les fit arrêter.

Les chefs commencèrent les apprêts du combat ; partout se croisaient dans l'air des appels précipités, les ordres brefs des officiers, les sonneries de clairon traversaient l'atmosphère étonnée ; là-haut, sur la colline, le général, l'œil soucieux, était en conférence avec son état-major. Oh ! le moment solennel qui précède le combat ! moment où l'on se dit : je vois peut-être le soleil pour la dernière fois ! où la vie toute entière passe devant les yeux comme un rêve qui bientôt peut-être sera troublé par la funeste et effrayante apparition de la mort ! où les figures de ceux qu'on aime se présentent toutes ensemble, accumulées dans le cœur des flots d'amertume... On ne craint pas la mort, et, pourtant, la crainte de perdre et de quitter ceux qu'on aime nous met l'angoisse au cœur !

O Patrie ! sainte Patrie ! Quel amour mets-tu donc au cœur de tes enfants pour qu'ils puissent apporter ainsi à l'envi sur ton autel la moisson de tous leurs autres amours !

Mais, le combat a commencé ; les sourdes décharges de l'artillerie ébranlent les échos, les obus passent en sifflant, et, tombant avec fracas, éclatent sourdement, semant la mort et la dévastation parmi les braves. Jean est au premier rang, émue un instant par le bruit strident de la fusillade, son oreille se remet vite ; il tire à son tour : bientôt, il n'a plus devant les yeux qu'un nuage de fumée blanche que percent des éclairs sanglants. Autour de lui, il entend de grands cris ; ses camarades tombent, frappés par les balles inexorables qu'il entend lui-même siffler autour de sa tête. Les uns s'affaissent soudain comme si la foudre les eut frappés, d'autres font des bonds terribles en lâchant leur arme et se roulent dans la poussière au milieu d'atroces souffrances et en poussant d'affreux gémissements : beaux et vigoureux jeunes gens, force de la Patrie et son plus cher soutien !... Oh ! comme ils sont nombreux ceux qui tombent ainsi sous le glaive sanglant de la guerre, surpris au milieu des plus beaux rêves

de jeunesse, d'amour et d'avenir !... Oh ! demain, demain, que de mères couvriront pour longtemps leur tête du voile de deuil, et pleureront ceux qui tombent aujourd'hui !

Le combat continuait, soudain, un vieux soldat placé près de Jean tombe à genoux, la poitrine traversée de part en part ; il pousse un grand cri. Jean le connaissait et l'aimait depuis longtemps, il veut se pencher sur son vieux camarade pour le soulager un peu et l'empêcher d'être foulé aux pieds : « Laisse-moi, laisse-moi, mon ami, murmure le soldat, fais ton devoir... et vive la France ! » Et il expire en lui serrant la main.

Cette scène remue le jeune homme jusqu'au cœur, une pensée lui vient au milieu de cet ouragan de fer qui gronde autour de lui : « Ce vieux soldat, se dit-il, ne doit pas regretter de mourir, il n'avait sans doute plus d'autre mère que la Patrie, mais moi !... ô ma mère ! si du moins j'avais pu t'embrasser une dernière fois ! O mon père, si tu me voyais, tu serais content de ton fils, car, moi aussi... » Une balle l'interrompt, le frappant dans la région du cœur, il s'affaisse sur le corps de son vieil ami. « ... J'ai fait mon devoir, » ajoute-t-il d'une voix expirante... C'est fini, il est mort, et la Patrie compte un martyr de plus !

Que dis-je, un martyr ? Oh ! pauvre mère ! pauvre mère ! elle avait écrit cinq jours auparavant, du nouveau refuge où ils s'étaient retirés avec son mari, elle avait écrit à son Jean pour lui envoyer avant le combat un dernier baiser pour lui dire qu'elle l'aimait bien, qu'elle avait hâte de le revoir près d'elle pour le serrer dans ses bras...

Depuis, elle attendait une réponse avec anxiété ; un matin, la poste lui apporta une lettre : elle reconnut en palissant celle qu'elle-même avait envoyée à son fils ; l'enveloppe, qui n'avait pas été ouverte, était couverte de cachets confus et de signes bizarres au milieu desquels l'infortunée put lire, tracée en traits brusques et barbares, cette affreuse suscription : « Décédé ! » C'était tout !

Elle tomba à la renverse. Le coup qui avait frappé son fils chéri la frappait à son tour ; elle ne put supporter cette peine, et bientôt elle alla retrouver son fils, bien-aimé dans ce monde où il n'y a ni deuil, ni guerre, ni séparation.

Le vieux père de Jean, resté seul, et rappelant ses forces sur le déclin de sa vie, laboure maintenant péniblement tout seul le champ qu'il comptait laisser à son fils. On dit qu'un jour, triste et pensif, il était assis à la porte de sa petite maison, quand il entendit des cris joyeux sur la route : c'étaient les jeunes soldats, camarades de son fils et partis du village en même temps que lui, qui revenaient au foyer. On les acclamait, les pères, les mères se les montraient entre eux avec orgueil, il y en avait dont un petit ruban ornait la vaillante poitrine. La troupe passa devant lui... et son fils n'y était pas !

Depuis ce temps, il passe des journées entières, la tête entre ses mains, et des larmes coulent le long de ses joues amaigries. Pourtant, il eut une consolation : un des jeunes soldats nouvellement revenus lui dit que Jean avait fait son devoir et qu'il était tombé au premier rang, ce rang glorieux où l'on meurt en brave et où la Patrie compte ses plus généreux martyrs !

Voilà les héros obscurs, les véritables héros, ceux dont on ne parle jamais et dont le nom n'est souvent, hélas ! inscrit dans aucun cœur ! on a dit du simple soldat qu'il est : « le premier au combat, le dernier à la gloire. » C'est vrai, hélas ! on aurait peut-être pu ajouter : le dernier à la reconnaissance !

Que le Dieu juste les reçoive en sa gloire !... Paix soit à ceux qui moururent pour la sainte Patrie.

J. Colomier

Si l'avocat porte la robe
C'est pour montrer
Que c'est aux femmes qu'il dérobo
L'art de parler.